

BROCÉLIANDE

MYTHE ET RÉALITÉ

Dans son Histoire de Bretagne, La Borderie déclare avec enthousiasme que "grâce aux bardes Gallois, aux trouvères de France, ... la renommée de la grande forêt armoricaine, répandue avec leurs poèmes dans toute l'Europe, est devenue universelle, immortelle". Cette opinion est fautive pour la moitié, car les bardes Gallois n'ont jamais fait la moindre allusion à la forêt de Brocéliande, qui leur est inconnue. Mais de nombreux poètes de langue française ont contribué effectivement à répandre dans le monde l'image mystérieuse de cette forêt de Brocéliande, théâtre des exploits des chevaliers arthuriens, lieu privilégié des enchantements et des merveilles de l'Autre Monde.

A vrai dire, toutes les traditions mythologiques font référence à une forêt sacrée, voire magique. A la forêt d'Erimanthe des Grecs correspondent bien d'autres "bois sacrés", où se déroulent d'étranges cérémonies, où se terrent les anciens dieux pourchassés par les nouveaux. La Psychologie des profondeurs nous permet de comprendre cette attirance de la forêt sur l'Homme: il s'agit d'un substitut symbolique de l'utérus maternel, et sur cette image se cristallisent tous les désirs de réactualiser l'ancien temps mythique, celui où l'être, vivant en milieu fermé, n'était pas en proie à tous les déchirements, à toutes les contradictions de l'existence. C'est sans doute en partie pour cette raison que les anciens Celtes pratiquaient le culte druidique dans les clairières, au fond des forêts, refusant de construire des temples comme les Méditerranéens, et préférant ainsi communier avec la divinité dans ce qu'il y a de plus impénétrable et de plus naturel. Dans la tradition celtique, les forêts sacrées abondent, ne seraient-ce que le bois des environs de Marseille, que décrit Lucain dans La Pharsale, et où les Salyens pratiquaient leurs sacrifices, ou la forêt des Ardennes, ou la forêt de Kelyddon, au sud de l'Ecosse.

Brocéliande fait donc partie de cet ensemble de croyances relatives à une sorte d'Autre Monde projeté sur la terre et protégé par l'épaisseur des arbres. Mais comme les mentions à cette forêt ne datent que du XII^e siècle, et qu'elles sont étroitement liées aux aventures arthuriennes, il est permis de se poser certaines questions quant à la part de mythe et à la part de réalité qui s'interfèrent dans le nom de Brocéliande.

Il faut d'abord préciser que le mot "Brocéliande" est une forme moderne qui n'apparaît qu'à la fin du XVIII^e siècle. La sonorité du terme évoque tout de suite une terre merveilleuse, et il est certain que cela a joué dans l'esprit du public, car tout nom poétique par essence provoque d'emblée une sorte d'engouement incontrôlé. Brocéliande est devenue ainsi une terre privilégiée où vivent les enchanteurs, les fées et les poètes, une terre merveilleuse où le rêve prend toujours le pas sur la réalité. Cependant, les formes anciennes qui sont attestées sont Brécilien, parfois Bersillant, et surtout Bréchéliant. Cette dernière forme semble la plus ancienne, car elle apparaît dans le Roman de Rou de Robert Wace, au XI^e siècle. C'est d'ailleurs cet auteur, normand et incrédule quant aux merveilles que l'on racontait sur la forêt, qui nous donne le plus de renseignements précis concernant l'ancienne Bréchéliant. Le terme de Brécilien existe toujours et désigne un des cantons de la forêt, et au XVII^e siècle, dans l'ancienne paroisse de Saint-Paul, entre Carhaix et Rostrenem, il existait un château de ce nom, ce qui nous fait penser que la forêt de Brocéliande pouvait s'étendre jusqu'à ces régions.

En effet, traditionnellement, et depuis la Révolution française, la Forêt de Brocéliande est connue comme étant la Forêt de Paimpont, entre Rennes et Vannes, en grande partie dans le département de l'Ille et Vilaine, avec d'importants prolongements dans le Morbihan. Mais la forêt de Paimpont n'est qu'un fragment d'une immense forêt qui s'étendait autrefois dans tout l'intérieur de la péninsule bretonne, et qui fut lentement défrichée par les immigrants successifs jusqu'aux morcellements opérés à la fin du XV^e siècle.

Il est important de fixer les limites probables de cette ancienne Brocéliande. Lors des émigrations bretonnes à travers la péninsule armoricaine, c'est d'abord le nord-est, aux alentours de Saint-Malo et de Dol, que les établissements semblent avoir été les plus nombreux, Dol étant, selon toute vraisemblance, le premier siège abbatial et épiscopal des Bretons insulaires immigrés. C'est donc le nord de la péninsule qui a été touché par la première vague bretonne: ainsi s'est formée ce qu'on a appelé la Domnonée, dont le nom indique clairement l'origine des migrants, les habitants de la péninsule du sud-ouest de l'Angleterre, les Domnuni, qui ont d'ailleurs laissé leur nom au Devon. La deuxième vague bretonne semble être originaire de la pointe extrême de cette péninsule, d'où la constitution de la Cornouaille dans l'ouest de la péninsule. Une dernière vague, que nous savons provenir du Pays de Galles, a atteint les rivages du Vannetais. Cela fait que la péninsule a été bretonnisée seulement dans son pourtour, tout au moins dans les débuts de l'immigration. La partie centrale, en dehors des vallées des fleuves et des rivières, demeurait à peu près déserte. La raison en est aisée à comprendre: les communications étaient difficiles à l'intérieur de cette vaste forêt, laquelle d'ailleurs se prêtait mal à l'exploitation agricole. D'ailleurs, ce territoire a toujours constitué une sorte de zone-tampon entre le nord et le sud de la Bretagne, et on en voit les conséquences tout au long de l'Histoire, notamment par une rivalité permanente entre le nord et le sud, le pouvoir centralisateur venant de Vannes, où l'influence gallo-romaine était demeurée vivante. Ce n'est que peu à peu que la grande forêt a été occupée, par les uns et par les autres, et donc très morcelée. Ainsi le diocèse de Saint-Malo descend très loin vers le sud, jusqu'à l'Oust, englobant entièrement l'actuelle forêt de Paimpont, tandis que se crée un pays aux limites imprécises et controversées, le Porhoët, au centre de la péninsule. Le Porhoët a un nom significatif: il s'agit d'une contraction de Poutrecoët, que les documents latins transcrivent en Pagus Trans Silvam, c'est à dire "pays à travers la forêt". A l'origine, il y a eu l'archidiaconé de Porhoët, dépendant de Saint-Malo, et comprenant les doyennés de Montfort, de Lohéac et de Beignon. Le doyen de Lohéac était de loin le plus important puisqu'il groupait Plélan, Paimpont, Mauron, Ploërmel, Caro, Comblézac et Mohon, c'est à dire la forêt de Paimpont dans sa plus vaste étendue. Cet archidiaconé avait ceci de particulier qu'il se trouvait entièrement dans la zone bretonnante du IXe siècle et à l'extrême poussée orientale de la bretonnisation. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que la langue bretonne reculera jusqu'à ses limites actuelles, la ligne qui va de Paimpol à Vannes par Mur de Bretagne.

Mais au IXe siècle, à cet archidiaconé de Porhoët, se trouve joint le doyen de Porhoët, dépendant du diocèse de Vannes, entre le Blavet, l'Oust, la Claié et le cours supérieur du Loch: les landes de Lanvaux en constituent les limites méridionales. De plus, au XIe siècle, nous savons que le Porhoët s'était augmenté de la vicomté de Rohan, au nord de l'Oust, et de la chatellenie de Guémené, à l'ouest du Blavet, toutes deux dépendant de Vannes, mais se prolongeant sur les Montagnes Noires, en gros jusqu'à l'Ellé, cours d'eau qui constitue encore de nos jours la limite linguistique et religieuse entre le Vannetais et la Cornouaille. Enfin, au XVe siècle, nous savons qu'à tout cela était jointe la chatellenie de la Chèze, en Domnonée, au nord de l'Oust, comprenant vingt paroisses ou trèves dépendant de Saint-Malo. C'est dans cet ensemble de territoires qu'il convient de placer l'antique forêt de Brocéliande: il en reste d'ailleurs d'importants fragments constitués, en dehors de la forêt de Paimpont, par les massifs forestiers de Lanouée, de Merdrignac, de Loudéac, de Quéénac, de Molac, de Lanvaux, de Floranges, de Camors, et peut-être, à l'extrémité occidentale, de Huelgoat. Cela correspond à ce que dit Robert Wace, vers les années 1150: "une forêt moult large et lée (= étendue) - qui en Bretagne est moult louée". On pourrait aussi citer ce passage de la *Vulgate Lancelot*, d'un auteur inconnu du début du XIIIe siècle: "Ils pénétrèrent dans la forêt voisine qui était la plus grande de toutes celles de la Gaule et de la Petite Bretagne, car elle avait bien dix lieues galloises de long et six ou sept de large". Ce qui a frappé les auteurs des XIIe et XIIIe siècles, c'est à dire les auteurs des romans arthuriens, c'est la grandeur de cette forêt, et par conséquent, il n'est pas possible de réduire Brocéliande à la seule forêt de Paimpont. Brocéliande est donc

l'ensemble du Porhoët, dont le nom indique assez qu'il s'agit d'une circonscription administrative recouvrant exactement la forêt primitive, même si celle-ci était en voie de défrichement.

Certes, la toponymie ne nous est guère utile dans cette étude. Si actuellement, certains lieux sont dotés de noms rappelant les légendes arthuriennes, ils ne signifient rien, car ce sont des appellations modernes. Le nom de Brocéliande est lui-même inutilisable, n'en déplaise à ceux qui voudraient voir dans le premier terme, bro, le mot breton qui veut dire "pays". L'ancien nom de Bréchéliant est lui-même très obscur. On y a vu un premier terme breton bré signifiant colline, hauteur, et un deuxième terme à rapprocher du nom d'Helléan, village du Porhoët morbihannais, mais cela ne nous avance guère. Il est probable que nous n'avons pas ici un nom d'origine bretonne, mais plutôt gauloise. En effet, le premier terme pourrait être brec-, et proviendrait du gaulois Briga, "forteresse", attesté dans de nombreux toponymes comme Brigue, Briançon et Brech, dans le sud du Morbihan. Quant au deuxième terme, il pourrait être rattaché à un mot indo-européen ayant donné en germanique Hell, désignant d'abord une divinité infernale, et ensuite les enfers eux-mêmes, c'est à dire l'Autre-Monde. Ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, mais cette signification de "forteresse de l'Autre Monde" conviendrait fort bien à une forêt magique et sacrée.

Il y a cependant deux toponymes, à l'intérieur du Porhoët, qui peuvent prêter à commentaire. Le premier est le nom d'un village situé à l'orée de la forêt de Paimpont, dans le Morbihan, Néant sur Yvel. Il ne s'agit évidemment pas du mot français néant, bien qu'il y ait un rapport de forme. L'opinion courante est que Néant est un mot breton qui signifie "ciel". De fait, la forme attestée au XVIIIe siècle était Néan, et de nos jours, les gens du pays prononcent "nian". Cela peut donc correspondre au breton moderne nenv (prononcer nan), venant d'un ancien brittonique nem ayant donné nef (prononcer nève) en gallois. Ce terme se rattache à un ancien indo-européen qui se retrouve dans le latin nemus, "bois sacré" et le gaélique d'Irlande niam, "ciel". On dit encore que le "i" aurait été ajouté par confusion avec le français. Mais il est plus probable que le mot provient d'un gaulois nemeton, désignant la clairière sacrée, le sanctuaire, projection idéale sur la terre d'une portion de ciel, et dont la forme en breton moderne serait Nevet, qui est le nom d'une forêt du Finistère. Néant serait donc un sanctuaire au milieu de la forêt, une sorte de clairière sacrée du temps des druides.

Le deuxième toponyme est celui de la célèbre fontaine de Barenton, lieu privilégié où se déroulent certaines aventures arthuriennes, et qui existe réellement dans l'ouest de la forêt de Paimpont, à peu près telle qu'elle est décrite dans les romans de la Table Ronde et par Robert Wace dans son Roman de Rou. L'ancien nom de la fontaine est Bélenton. Or, de toute évidence, il s'agit d'une déformation de Bel-Nemeton, c'est à dire "clairière sacrée, sanctuaire de Bel, ou de Belenos". On sait que Bélénos, "le Brillant", était l'un des noms, ou plutôt l'une des épithètes, du dieu solaire des Gaulois. Il faut d'ailleurs signaler que la fontaine de Barenton, contrairement aux autres fontaines sacrées du paganisme, n'a jamais été christianisée. Le clergé de la paroisse voisine de Concoret se contentait d'y venir en procession pour y demander de la pluie, et cela jusqu'au XVIIe siècle.

Tout cela fait de Brocéliande une terre merveilleuse en même temps qu'un sanctuaire. On sait que les Druides ont disparu très rapidement en Gaule, pour diverses raisons: ils ont été pourchassés et interdits par les autorités romaines d'abord, et ensuite rejetés par les Chrétiens. Or il est impensable de parler d'une complète et totale disparition: il est fort probable que de nombreux druides se sont réfugiés dans les forêts pour y continuer à la fois leur culte et leur enseignement. Nous n'en avons aucune preuve, mais il est difficile de ne pas croire que les Druides n'aient pas tenté de perpétuer leurs croyances et leur enseignement au milieu des forêts qui étaient précisément les lieux habituels de leur religion. Cela pourrait être une explication à Brocéliande, terre des prodiges, des fées et des enchanteurs. L'enchanteur Merlin n'est-il pas, après tout, l'image poétique d'un druide réfugié dans la forêt, à l'écart du monde, et prisonnier dans un château invisible, c'est à dire vivant dans la retraite la plus absolue?

Ce qui est plus étrange, c'est que les légendes qui ont été localisées dans la forêt de Brocéliande sont pour la plupart étrangères à la péninsule armoricaine, même si leur transmission, au XII^e siècle notamment, s'est faite par le canal des poètes armoricains. Les seules à être indigènes sont les croyances relatives à la fontaine de Barenton et le schéma primitif des aventures de Lancelot du Lac, peut-être aussi le personnage de Morgane la Fée.

Il est incontestable que la fontaine de Barenton a été un lieu consacré dès la Préhistoire: la dalle qui la surmonte est sûrement un fragment de dolmen. Par la suite, la fontaine a dû être utilisée dans le culte druidique, comme en témoigne le nom de Belenton. Il n'est pas étonnant qu'au XII^e siècle, des traditions étaient encore transmises d'une part à propos des vertus curatives de l'eau, qui était censée guérir la folie, et d'autre part à propos de la possibilité qu'avait un personnage choisi, initié, donc revêtu d'un caractère sacré, de déclencher un orage en répandant l'eau de la fontaine sur le perron. Le geste est rituel: c'est un symbole de fécondation, et il remonte à la plus haute antiquité. Est-il lié au culte druidique? C'est ce que nous ne savons pas. Néanmoins, ce thème, essentiellement populaire, de "la fontaine qui fait pleuvoir" sert de point de départ au roman de Chrétien de Troyes, Yvain ou le Chevalier au Lion, ainsi qu'au récit gallois correspondant, Owen, ou la Dame de la Fontaine (1). Visiblement, Chrétien de Troyes s'inspire de la description qu'a donnée Wace de la fontaine et de ses alentours. L'auteur anonyme gallois, quant à lui, ignore le texte de Wace et se réfère à une tradition plus populaire.

On sait que Lancelot du Lac est un personnage qui n'apparaît jamais dans les textes gallois concernant Arthur, du moins ceux qui sont antérieurs à Chrétien de Troyes ou qui suivent une source différente. D'ailleurs, dans la *Vulgate Lancelot*, il est bien spécifié que Lancelot est originaire de Petite Bretagne. Sa participation au compagnonage de la Table Ronde symbolise la participation des Armoricains à la lutte des Bretons insulaires contre les Saxons, au VI^e siècle. Et lorsque Lancelot se brouille définitivement avec Arthur, il repasse la mer avec les siens, laissant la chevalerie arthurienne en état de faiblesse: la ruine du monde arthurien est en fait causée par la défection de Lancelot. C'est dire que les auteurs du XII^e et du XIII^e siècle ont bien compris que la légende de Lancelot n'appartenait pas au corpus primitif des aventures arthuriennes. Et on en a la preuve dans un texte contemporain de Chrétien de Troyes, le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven, adapté d'un modèle anglo-normand, lui-même visiblement traduit d'un texte armoricain. Et si on analyse les épisodes du *Lanzelet*, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une légende populaire, originaire des bords de la Vilaine, c'est à dire dans le sud de Brocéliande, plus ou moins en relation avec l'histoire tourmentée du Vannetais (2). Le thème de base est celui d'un jeune enfant, ravi par une fée des eaux, et qui sera promis à un destin hors pair s'il réussit les épreuves qui lui sont imposées par la fée. Ce thème est répandu dans toute la péninsule armoricaine. Il a été récupéré par les clercs, et introduit pour la première fois dans le cycle arthurien par Chrétien de Troyes, lequel a dû trouver le personnage déjà bien transformé et bien "courtois" lorsqu'il a écrit son *Chevalier de la Charrette*.

Quant à Morgane la fée, dont les romans français nous disent qu'elle est la soeur du roi Arthur, elle est, elle aussi, inconnue des auteurs gallois, et donc de la tradition arthurienne primitive. Il est probable qu'à travers ce personnage se glissent différents thèmes, dont celui, irlandais, de la déesse Morrigan, redoutable guerrière qui peut se changer en oiseau, et celui, plus armoricain, de la divinité qui règne soit dans un enclos privilégié, comme le Val sans Retour, soit dans une île, comme dans le thème d'Avallon, qui est l'île des Pompiers, le paradis celtique par excellence. La tradition populaire orale de la péninsule armoricaine est particulièrement riche en personnages féminins de ce genre, et qui ont pu ainsi donner naissance à Morgane la Fée.

Alors, quelles sont les légendes qui ont été importées et localisées dans la forêt de Brocéliande? A vrai dire, seuls quelques épisodes des romans arthuriens font mention de Brocéliande, et la liste n'en est pas tellement longue. En dehors du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, qui est le plus étroitement lié à la forêt, il faut citer le *Roman de Merlin*, qui est en fait le début de la *Vulgate Lancelot*. L'enchanteur, allant en Brocéliande, y rencontre la jeune Viviane,

dont il devient amoureux. Il lui dévoile ses secrets, et celle-ci finit par l'enfermer dans un château invisible (3). Mais, bien qu'il y ait dans la forêt de Paimpont un soi-disant "tombeau de Merlin", le personnage de l'enchanteur prophète n'est pas armoricain, tant s'en faut. Le point de départ en est un poète des Bretons du Nord, c'est à dire des Bretons établis dans le sud de l'Ecosse (royaume de Strathclyde) dont le nom semble avoir été Myrddin. Il aurait vécu au VI^e siècle, mais il n'est dit nulle part qu'il ait rencontré Arthur. Devenu fou après une bataille entre Bretons, il se serait retiré dans la forêt de Kelyddon (Caledonia Silva) où il se serait mis à prophétiser. Des manuscrits gallois du XII^e et du XIV^e siècle (4) contiennent des poèmes qui lui sont attribués. Certains sont nettement apocryphes, mais quelques uns peuvent être effectivement des refontes de chants d'un barde du VI^e siècle. Mais à ce personnage vraisemblablement historique se sont greffés différents thèmes, en particulier celui, bien connu des traditions populaires orales, du "Fou du Bois", dont l'équivalent se retrouve en Armorique, au Folgoët, dans le Finistère, et en Irlande, avec le récit légendaire de la Folie de Suibhné. Dans le sud de l'Ecosse même, la légende de Lalloken (5) semble avoir eu une influence décisive sur l'évolution du personnage. C'est Geoffroy de Monmouth qui opéra la fusion de ces différents thèmes dans son *Historia Regum Britanniae*, et surtout dans sa *Vita Merlini* (6). Mais ce n'est que plus tard que les auteurs de romans arthuriens opérèrent la fusion du thème de Merlin et du cycle arthurien, brodant ainsi sur les données de Geoffroy revues et corrigées par Robert Wace dans son *Roman de Brut* (7).

La Vulgate Lancelot contient d'autres références à Brocéliande, notamment dans l'épisode du Val sans Retour, où Lancelot du Lac délivre les chevaliers prisonniers de Morgane, dans l'épisode du Château de Morgane où Lancelot est retenu prisonnier par la fée, et surtout dans l'épisode des enfances de Lancelot: celui-ci, en effet, après avoir été enlevé par une mystérieuse "Dame du Lac", est élevé puis éduqué par celle-ci avant d'être envoyé à la cour d'Arthur. On considère généralement que la Dame du Lac et la fée Viviane sont un seul et même personnage, mais le domaine mystérieux où est élevé Lancelot se trouve en Brocéliande.

Il y a d'autres textes qui localisent des événements dans la forêt. Wace parle abondamment des prodiges de Barenton et se présente comme un témoin qui n'a vu aucune merveille: "Fol y allai, et fol en revins", dit-il d'un ton incrédule. Son presque contemporain Giraud de Cambrie, chroniqueur et géographe, généralement bien informé de ce qui se passe dans le monde celtique, fait allusion à la même fontaine de Barenton. Il est question de la forêt dans le roman de Claris et Laris, écrit en 1268 en Lorraine. La forêt apparaît sous le nom de Bersillant dans le roman de Brun de la Montagne, qui date du XIV^e siècle, et sous celui de Berthelien ou de Brucelien dans le roman de Ponthus et de la belle Sydoine, également du XIV^e siècle. mais ce dernier ouvrage, qui prétend donner l'explication du nom de Paimpont (8) est une adaptation d'un roman anglo-saxon localisé à cet endroit pour donner des lettres de noblesse aux Laval-Montfort, propriétaires de la forêt. On trouve encore des références à Brocéliande dans le Livre du chevalier de la Tour Landry (XIV^e siècle) et dans le Tournoiement Antéchrist de Huon de Méry, moine de Saint-Germain des Prés au XIII^e siècle: là le roi Arthur participe, dans la forêt de Brocéliande, à la bataille eschatologique où s'affrontent définitivement les forces du bien et les forces du mal.

Quant à la légende du roi Arthur lui-même, elle est originaire de Cornwall, du Devon et du sud du Pays de Galles. Arthur a été un personnage historique, non pas un roi mais un dux bellorum au service des rois bretons insulaires. Il a vaincu les Saxons et arrêté leur avance avant de succomber sous les coups d'un de ses rivaux (9). Mais la légende en a fait un roi, et même un empereur, symbolisant l'union des deux Bretagnes: d'où le mythe d'un Arthur en dormition dans l'île d'Avallon, paradis des Celtes, et qui reviendra pour unifier à nouveau les Bretons. Il n'a aucun lien direct avec la péninsule armoricaine, et il faut croire que si on y a importé sa légende, c'est surtout pour des raisons politiques, et aussi parce que jusqu'au XI^e siècle, la langue bretonne armoricaine, la langue galloise et la langue du Cornwall ne formaient qu'un seul et même idiome, ce que sous-entendent une tradition commune et des échanges continuels entre les deux côtés de la Manche (10).

C'est en effet l'Histoire qui explique comment s'est opérée l'implantation des Romains de la Table Ronde dans la forêt de Brocéliande. Celle-ci a évidemment exercé un grand attrait sur les imaginations: les Bretons armoricains ont trouvé tout naturel d'y transplanter les légendes de leurs ancêtres et celles que colportaient encore les poètes venus de leur patrie d'origine. Mais il y a plus: tout en étant un tampon entre le nord et le sud de la péninsule armoricaine, le territoire de Porhoët-Brocéliande a joué un rôle important dans la formation de l'unité bretonne (11). C'est en effet dans le nord-est de la forêt que se sont établis les premiers chefs de la Domnonée, autour de Gaël, et c'est là que les monastères ont été tout de suite les plus nombreux et les plus agissants, en particulier à Gaël, puis à Saint-Méen, à Talensac, à Montfort et à Paimpont. Gaël (en breton Wadel) a été un relais essentiel sur la route qui menait de Saint-Malo, dont le territoire dépendait religieusement, à Vannes, en passant par la forêt. Il semble que cet itinéraire ait éclipsé, pendant le haut Moyen Age, les routes traditionnelles d'est en ouest, marquées par les voies romaines de Rennes à Carhaix et d'Angers à Carhaix. Gaël a été une sorte de plaque tournante où diverses influences se mêlaient.

De plus, pendant le cours du XI^e siècle, époque où l'on parlait encore la même langue des deux côtés de la Manche, de nombreux Bretons armoricains participèrent à l'expédition de Guillaume, duc de Normandie, pour conquérir l'Angleterre. Pour de nombreux Bretons, c'était une sorte de revanche: chassés de l'île de Bretagne par les envahisseurs saxons, ils allaient pouvoir reconquérir les territoires perdus. Cela explique pourquoi et comment de nombreux chefs armoricains se trouvèrent autour de Guillaume le Conquérant et bénéficièrent de celui-ci, après la victoire d'Hastings, en 1066, de domaines insulaires. Et parmi ces chefs bretons, d'après le témoignage de Robert Wace, toujours dans *Le Roman de Rou*, qui est à la gloire des Normands, il y eut un certain Raoul, seigneur de Gaël, de Montfort et de presque toute l'actuelle forêt de Paimpont. Comme il s'était brillamment distingué, le Conquérant lui donna non pas un simple comté, mais un véritable royaume outre Manche, l'Est-Anglia, ce qui était un honneur exceptionnel et une marque de reconnaissance profonde. Or Raoul de Gaël, quelque peu arriviste et peut-être désireux de s'emparer de l'île de Bretagne à son profit, intrigua contre Guillaume le Conquérant. Il y eut même une véritable guerre entre les partisans de Guillaume et ceux de Raoul. A la fin, Raoul dut quitter l'île et rentrer dans ses possessions de Brocéliande. Mais il n'était pas revenu seul: il avait avec lui des gens lettrés et des vassaux originaires de l'île. Et il est certain que cette rentrée de Raoul de Gaël coïncide avec une première implantation des légendes arthuriennes dans la forêt de Brocéliande. En effet, ces légendes étaient connues dans tout le sud et le sud-ouest de l'Angleterre (12). Il était normal que des traditions qui mettaient en valeur la grandeur du royaume de Bretagne, qui idéalisaient un pouvoir exceptionnel, fussent récupérées par le seigneur de Gaël-Montfort, et placées, par lui ou par ses clercs, dans le territoire dont il était le maître (13). Plus tard, à la fin du XII^e siècle, Henry Plantagenêt fit de même: il s'intéressa beaucoup à la forêt de Brocéliande, et de la même façon qu'il encouragea les écrivains anglo-normands à écrire sur les thèmes arthuriens parce qu'ils servaient sa politique impérialiste sur le continent comme sur l'île de Bretagne, il dut faire beaucoup vis à vis des clercs de son temps pour qu'on localisât certaines aventures arthuriennes en Petite Bretagne, territoire qu'il avait entrepris d'annexer (14).

Ainsi, tout converge pour faire de Brocéliande la terre privilégiée où il se passe des choses extraordinaires. C'est à la fois un mythe et une réalité, ou plutôt, ce n'est ni un mythe, ni une réalité: c'est une sorte de creuset où se sont fondues les différentes aspirations des Bretons, qu'ils fussent insulaires, qu'ils fussent armoricains. D'abord forêt naturelle impénétrable, repaire de bêtes sauvages, puis forêt druidique et refuge des derniers Celtes, ensuite terre de conquête, centre politique et religieux de la Bretagne des commencements, Brocéliande a été en quelque sorte réactivée par les clercs et les poètes qui en ont fait un des lieux où soufflent les vents de l'esprit.

NOTES

(1) On a cru longtemps que le récit gallois était une adaptation du roman de Chrétien. Une analyse poussée des deux textes ne permet pas de l'affirmer. Il semble que les deux auteurs aient puisé à la même source, c'est à dire à un original, probablement en français, qui était une traduction d'un conte breton armoricain. Le cas n'est pas unique, puisque les Lais de Marie de France, ainsi que ce qu'on appelle les Lais bretons du XIIe siècle, comme Guingamor ou Tyolet, proviennent tous d'un modèle français adapté du breton armoricain. Voir Jean Markale, *L'Épopée celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 2e éd., 1975, pp. 166-182. Le texte gallois et le texte français sont comparés et commentés.

(2) Le texte du Lanzelet, qui est en allemand, et qui date de la fin du XIIe siècle, est donc la version primitive de la saga de Lancelot du Lac. Comme je l'ai montré dans *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 3e éd., 1977, pp. 109-132, ce texte, une fois débarrassé de quelques épisodes arthuriens qui n'ont rien à voir avec la trame, représente une tradition orale totalement différente de la tradition connue comme arthurienne: Lanzelet ne participe en effet jamais à la vie des chevaliers d'Arthur, et le personnage de Guénièvre ne joue aucun rôle vis à vis du héros.

(3) Dans la version tardive de Thomas Malory (*Le Morte d'Arthur*, XVe siècle), l'aventure est plus sordide: parce qu'elle est excédée par Merlin, Viviane se sert des pouvoirs magiques de l'enchanteur pour l'enfermer sous un dolmen et ainsi s'en débarrasser.

(4) *Le Livre Noir de Carmarthen* et *le Livre Rouge de Hergest*. Voir J. Markale, *Les Grands Bardes Gallois*, Paris, 1956.

(5) L'un des textes de la légende de Laloken, le manuscrit Cotton Titus A XIX, a été publié dans *Romania*, XXII, pp. 514 sv.

(6) *La Vita Merlini* a été édité par Edmond Faral dans le t. III de *La Légende arthurienne*.

(7) Pour ce qui concerne une synthèse des légendes relatives à Merlin, voir J. Markale, *L'Épopée celtique en Bretagne*, Paris, Payot, 2e éd., 1975, pp. 109-131.

(8) Paimpont serait en effet Pen-Ponthi, c'est à dire "capitale de Ponthus". Il est évident que cette étymologie est fantaisiste. Ponthus est un personnage créé de toutes pièces, même si une certaine tradition lui attribue de nombreuses victoires dans le Champ du Tournoi, près de Barenton, contre d'autres chevaliers, et cela pour l'amour de la belle Sydoine. Le sens de Paimpont, qui se trouvait dans la zone bretonnante jusqu'au XIIe siècle, est très clair: il signifie "tête de pont".

(9) J'ai rassemblé tout le dossier concernant Arthur, son histoire authentique, sa légende, les textes littéraires le concernant, son allure mythologique, et sa portée symbolique et politique dans mon ouvrage *Le Roi Arthur et la Société celtique*, Paris, Payot, 2e éd., 1977.

(10) Voir à ce sujet Jean Markale, *Histoire secrète de la Bretagne*, Paris, Albin Michel, 1977, 2e éd., *Le Livre de Poche*, Paris, 1979, notamment les ch. V, VI et VII (pp. 109-188 de la nouvelle éd.). On y trouvera en particulier de nombreuses remarques sur l'importance de Brocéliande.

(11) Voir à ce sujet le chapitre fourni qu'a consacré Nora K. Chadwick à la forêt de Brocéliande dans son ouvrage *Early Brittany*, Cardiff, Univ. of Wales Press, 1969, pp. 292-354. Ce chapitre fourmille de documents et de remarques de toute première importance.

(12) On a sur ce point le témoignage de certains moines de Laon, qui, au tout début du XIIe siècle, allèrent en voyage en Cornwall et entendirent parler du roi Arthur "qui n'était pas mort et qui reviendrait". Les moines de Laon insistent sur le fait que cette croyance est très répandue parmi les habitants de l'île.

(13) Il en fut de même pour la légende de Tristan et Yseult, originaire d'Irlande, localisée en Cornwall (où se trouve la tombe de Tristan) et ensuite déplacée en Armorique au temps de Konomor, roi à la fois de Domnonée insulaire et de Domnonée armoricaine. Ce Konomor était en fait le même personnage qu'un certain Marcus, c'est à dire Mark, l'oncle de Tristan. Et la légende de Tristan a rencontré une légende locale armoricaine concernant un roi Marc'h aux oreilles de cheval (Marc'h, en breton, signifie "cheval"). Voir à ce sujet J. Markale, *La Tradition celtique en Bretagne armoricaine*,

Paris, Payot, 3e éd., 1977, pp. 22-29, ainsi que J. Markale, *La Femme Celte*, Paris, Payot, 5e éd., 1979, pp. 293-354 (ch. entièrement consacré à la légende de Tristan).

(14) Henry II Plantagenêt avait fait épouser à son fils Geoffroy l'héritière du duché de Bretagne, Constance, et il avait fait nommer leur fils Arthur, ce qui n'était pas sans raison. Voir J. Markale, *Aliénor d'Aquitaine*, Paris, Payot, 2e éd., 1979, pp. 64 et 78, ainsi que J. Markale, *Le Roi Arthur*, déjà cité, pp. 124-125.